

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 28-30

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE DU COLLEGE

Remontons: au déluge... C'est presque nécessaire puisque la dernière chronique date de l'année dernière, au moment où nous nous préparions à quitter le collège pour les vacances de Noël. Ce qui arriva alors c'est ce qui se produit régulièrement lorsque la perspective de rentrer dans sa famille pour les fêtes de fin d'année devient de plus en plus proche : quelques élèves se trouvent subitement affligés de certaines indispositions qui nécessitent des soins tellement spéciaux que seuls leurs parents sont à même de les leur dispenser. Et la Sœur infirmière se console de ces départs prématurés en souriant avec malice...

Les soucis, les joies, les travaux et les loisirs de ses amis en congé ne concernent pas le chroniqueur qui ne dispose du reste d'aucun service particulier et encore moins secret pour être à même de révéler des nouvelles sensationnelles. Il se contente de remercier avec effusion M. le Chef du Département de l'Instruction publique et M. le Recteur d'avoir accordé aux étudiants des vacances qui en étaient vraiment et qui ne nous condamnaient pas, comme naguère, à revenir le lendemain du nouvel-an, pleins de sommeil et d'ennui, reprendre un labeur que nous n'étions pas décidés à recommencer avant la fête des Rois.

Quand nous sommes rentrés, le calendrier avait fait une bonne brèche dans le premier mois de l'an 40. S'en « fichait-on »? Nous, oui ; mais la Direction de notre établissement, poussée sans doute par de hauts sentiments humanitaires, avait pris la ferme détermination de donner aux élèves, sans retard, des leçons de « secourisme ». Le lendemain de notre retour déjà nous eûmes l'occasion d'assister à une démonstration sur la manière classique de transporter un blessé — on profita du fait qu'il y avait une victime authentique de je ne sais plus quel malheur. M. Saudan prêta son concours ; M. le Directeur vint aussi, vraisemblablement pour représenter l'élément militaire. La manœuvre fut exécutée dans les meilleures conditions, attendu que les ordres étaient communiqués à coups de sifflet...

Nul n'ignore que la guerre provoque, sur les fronts et à l'arrière, des actes d'héroïsme qui feront l'admiration des générations futures après avoir fait celle de la nôtre. Le plus remarquable c'est qu'il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour découvrir des émules de ces héros. C'est ainsi que l'on put apercevoir, un soir, au sommet d'une tour, « quelque part au collège où à l'Abbaye », un observateur dissimulé derrière une fenêtrée et muni d'un instrument d'optique. Scrutait-il l'horizon du haut de son refuge ? Recherchait-il un avion indiscret ? Je ne saurais l'affirmer de peur de troubler dans ses préoccupations scientifiques quelque innocent astronome désireux de voir une éclipse, une conjonction ou tout autre rapprochement d'astres. J'estime préférable de laisser planer une atmosphère de mystère autour de semblables faits : que deviendraient les détectives et les amateurs d'enquêtes si je leur coupais l'herbe sous les pieds ?

Les exploits des soldats de Finlande sont à l'ordre du jour : ils se battent comme des lions. Les degrés de température au-dessous de zéro qu'ils affrontent sans frémir me font vaguement soupçonner que M. Grandjean doit être de connivence avec eux. Ferait-il partie d'une organisation secrète dont le but serait de former des volontaires destinés à prendre position sur la ligne Mannerheim ? Si oui, car on dit que les chefs du pays attaqué par les Soviets ont pour premier souci d'habituer leurs hommes à supporter avec vaillance les grands froids des pays nordiques, nous supplierions les autorités compétentes de procéder avec douceur et d'y aller progressivement... A la vérité mes suppositions étaient gratuites, car la situation est assez rapidement redevenue normale et... chauffée. Dommage pour d'Artaignan à la belle moustache qui, au témoignage *dé* Lachat, sentait bouillonner en lui le sang de nos ancêtres : « dans nos cantons chaque enfant naît soldat ».

A l'instar des journaux qui mettent en garde leurs lecteurs contre la guerre des nerfs, le chroniqueur se doit d'apporter sa contribution à un apostolat si méritoire. Voilà pourquoi il prêche la guerre contre le défaitisme, la surexcitation, les outrances verbales et les mouvements violents. Il supplie Chatton de ne pas jeter ses livres contre un innocent tableau noir, de Gottrau de ne pas prendre la patinoire pour un vélodrome et Werner Keller de ne pas avancer la montre de M. Lickès pour sortir plus tôt de classe. En tout et partout demeurez calmes, parfaitement calmes, comme M. Défago qui se fie à sa montre et qui a le temps de lire placidement son journal avant l'heure du train. Evidemment il vous faut avoir une montre qui avance plutôt qu'une qui retarde, car vous risquez d'être trop confiants et de voir votre train vous passer sous le nez — s'il y a de la place ! Il est vrai que M. Défago ne s'embarrasse pas de si peu de chose : les petits « cent mètres » ne lui font pas peur, et, au risque de faire pâlir de jalousie le bel athlète de Boccard, ce n'est qu'un jeu pour lui de rattraper le Tonkin, de sauter sur le marche-pied du dernier wagon et d'y rester accroché jusqu'à la prochaine halte. Le wagon était fermé ; on comprend ça, puisqu'il n'était pas destiné aux voyageurs ordinaires, mais à d'autres que l'herbe des champs tenterait.

Je viens de faire allusion à la patinoire-vélodrome. Il me faut en parler car elle eut son temps de vogue et de succès. N'y avons-nous pas admiré des patineurs dignes des plus grands champions ? Le style et l'élégance de M. Ceppi ne rencontraient de concurrent sérieux qu'en M. Terraz qui évoluait avec une souplesse remarquable aux heures où il était à l'abri des regards indiscrets. D'autres, c'est naturel, débutaient dans l'art du patin. Ils s'adressaient alors à Bettin qui les instruisait avec compétence et leur enseignait la meilleure manière d'opérer un bon virage en se rapportant au manuel de physique § 485, 2.

Les fêtes de professeurs ont été célébrées comme de coutume, en classe d'abord, puis à l'Abbaye. Pour MM. Michaud et Surdez, la fanfare exécuta de brillantes productions. Humanistes et syntaxistes s'en furent, quelques jours après, en ballade. Il fait

bon pratiquer le ski aux Giettes quand on n'y arrive pas trop péniblement, mais la joie des maîtres n'est-elle pas de faire plaisir à leurs élèves ? Ce fut tellement le cas, que Pierre Louis patinait encore le soir, au dortoir, dans les environs du lavoir, au grand détriment de son arrière-train.

S. François a fort à faire à l'Abbaye. Ses protégés sont nombreux : M. le Prieur Michelet, M. le Sous-prieur Tonoli, MM. Chevalley et Bussard. Au collège, c'est autant de classes qui prennent occasion de cette circonstance pour dire à leurs professeurs de fort agréables choses. J'ai entendu dire que l'un de ces Messieurs s'était assez bien reconnu dans le compliment que ses élèves lui adressèrent. Quant à nos Confédérés d'outre-Sarine, ils manient avec la même aisance l'accordéon et la cithare que la langue française et M. Bussard a la ressource de fermer les deux portes de sa salle de classe enguirlandée et fleurie pour empêcher que des curieux ne viennent troubler les ébats de ses ouailles turbulentes et bruyantes.

Je commettrais une grave faute si j'omettais de relever que la Saint-François valut à la fanfare de faire entendre pour la première fois ses nouvelles timbales, et surtout d'exécuter la symphonie inachevée de Schubert avec un art qui ravit tous les auditeurs, de même que la marche Marignan, de M. Daetwiler, directeur de la Géronde de Sierre. Félicitations à M. Revaz et à ses musiciens. Le chœur mixte de M. Peiry mérite également les plus vifs éloges pour ses vieux Noël's du XVI^e siècle que l'on ne pouvait écouter sans être ému.

La fin de janvier a encore été marquée par l'assistance des élèves que le sport n'avait pas attirés aux Giettes à un spectacle que de jeunes amateurs montheysans avaient préparé dans le but de venir en aide aux sinistrés de Saxés ; puis, au début de février, Carnaval arriva. Les Agauniens remplacèrent leurs représentations traditionnelles par du cinéma qui nous plongea, deux heures durant, dans les aventures de Tom Sawyer. C'était le dimanche 4 février. Le lendemain, M. Jean-Louis Perret, professeur à l'Université d'Helsinki, nous parlait de l'héroïque Finlande et nous expliquait les raisons de la résistance admirable de ce petit peuple sympathique face à l'agression soviétique. L'Agaunia, qui avait organisé la manifestation, recueillit une belle somme en faveur de la Croix-Rouge finlandaise.

Que faire le jour même de Carnaval ? Les congréganistes eurent l'excellente pensée d'assister, le matin, aux prières du Chemin de la Croix et, l'après-midi, nous vîmes, à Bex, le film Elephant-Boy. Au retour, les Agauniens étaient pressés : une kneipe n'est jamais si agréable que lorsqu'on y assiste...

Au moment de mettre un terme à cette chronique, voilà qu'on annonce le congé des sports. M. Cornut en oublie de dicter le thème latin habituel du mercredi, tandis que MM. Zarn et Imesch activent les préparatifs d'une excursion à Bretagne.

Le chroniqueur.